

FRANCK DE BEAUCÉ

LA FABULEUSE INVENTION DU
MARQUIS DE BEAUCOMTE

Roman

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

LUZ BIMBOT
GAËL BRÉHÉRET
HUBERT CASTÉJA
TIZIANA CIANO
DANIÈLE COUMOUL
PHILIPPE COURIVAUD
HUGUES CRUSE
GHISLAIN DE BEAUCÉ
HADRIEN DE BEAUCÉ
KARINE DE BEAUCÉ
VIVIEN DE BEAUCÉ
CHARLES DE LA VERPILLIÈRE
PAMELA DE MONTLEAU
GAËTAN DELBARRE DE SAINTE
MAXENCE
MONIQUE DENEUFVE

MICHELLE DIDIER
NICOLE GARDON
MARTINE GELU
ANNE GOUARIN
CHRISTINE GUILLEMET
KARIN KOK
ÉRIC LEMESLE
LOÏC LERATE
MARION MABBOUX
JUAN MENDIZABAL
YANN MENGUY
CHLOÉ MERCCION
BRIGITTE MOREL
HERVÉ NEYRET
BRIGITTE RIQUIER

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier
et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou
d'adaptation interdits pour tous pays.*

ISBN : 978-2-37916-581-8

Dépôt légal : février 2021

Première partie
À la Belle Époque

Chapitre I

Le songe exaucé au palais Garnier

François de Beausire, un contemporain, émerge à l'instant des abysses d'un rêve étrange, récurrent. Peu à peu, la réalité voile le mystérieux monde onirique. Son aube sans éclat paraît frêle sur le crépuscule d'un univers à la fois radieux et insolite.

Nostalgique, le rêveur tente en vain de s'accrocher aux ultimes rayons de ces chimères intemporelles. Mais, hélas, le réveil sonne et la dure réalité impose à nouveau ses lois inflexibles : celles du temps et de la monotonie.

À la hâte, notre héros quitte son lit et se dirige à pas lents dans la salle de bain contiguë à sa chambre. Puis, il avale d'un trait son café et franchit à grands pas la porte de son studio dont la bow-window donne sur le palais Garnier, chef-d'œuvre d'architecture éclectique. La place de l'Opéra est hantée par les lueurs féeriques des réverbères statiques dans l'immuable silence du matin.

François est plongé dans un décor clair-obscur, quelque peu trouble, se confondant avec la toile de ses nuits. Sa rêverie abondante prend alors plaisir à peupler la scène des réalités d'une apparition, d'une dame fantomatique, éthérée, et qu'il a entrevue dans son rêve. Bien qu'il soit 6 h 30 du matin, le disque d'or n'a pas vraiment émergé de la profonde obscurité. Oui, le soir semble toujours régner encore avec son cortège de sérénités impénétrables et d'apparitions fantastiques. Étrange vision d'un esprit un peu romanesque. Son âme oscille, bascule, semblable à un pendule, entre le monde de Morphée et la réalité.

Et voilà le soleil dardant ses premières lueurs sur un Paris endormi et notre héros se replonge dans les profondeurs de son subconscient. Il nous fait songer à ce marin poète se laissant glisser aux abysses azurés dans l'espoir de pêcher un inestimable trésor. À demi conscient, il tente, coûte que coûte, de rattraper ce décor onirique, sa seule et unique raison d'être. Le pouvoir de l'esprit aura-t-il la force de le relever de ses cendres à l'heure fatidique où la lumière se dévoile ?

Sans doute, quand les clartés perceront, une bonne fois pour toutes, le voile nocturne, la scène du fantastique théâtre imprégnée de magie et de mystère s'évanouira aussitôt et le rideau se lèvera sur ce théâtre quotidien : plein de bruits, de fureur et rêvé par un simple. Juste vision du célèbre dramaturge élisabéthain.

Auparavant, dans l'éternité du songe, un décor inattendu est apparu devant les yeux de l'âme : l'opéra a émergé tout sonore.

Et voilà que, soudain, sans l'aide de l'imagination, on entend à l'intérieur de l'amphithéâtre, le même air qui hantait son sommeil. Sans crier gare, la musique se lève avec l'aurore.

Afin de s'assurer qu'il ne rêve pas, il scrute sa montre et remarque que le temps s'est arrêté. N'a-t-il pas la curieuse impression de vivre dans un conte de fées ?

Pour en avoir le cœur net, il se dirige vers l'horloge de la gare Saint-Lazare pour vérifier si elle tourne toujours. Chose étrange : les deux aiguilles sont figées.

Et voilà qu'un curieux phénomène se produit, elles se mettent à tourner dans l'autre sens, elles vont à reculons, puis après un long moment, elles s'immobilisent à nouveau.

Le cadran indique trois heures du matin. Subjugué, le jeune homme jette un regard à sa montre, et là, croyant rêver, il lit la même heure et une date inattendue, un peu trouble s'affiche : 1875 ? Un signe ? Un message, sans doute ?

Est-il bien éveillé ? Ou est-ce une farce du subtil metteur en scène qui se cache derrière le décor, et dont le pouvoir transcendant est de changer l'atmosphère de ce théâtre suivant son désir ou ses caprices ?

Ainsi dans son rêve éphémère, il revivait une vie révolue. Suscitant en lui un étrange sentiment.

Perdu dans le troublant paysage onirique, il affichait sa belle montre à gousset en or, glissée entre ses gants de soie et arborant avec fierté son haut-de-forme de gentleman. À présent, il hante le XIX^e, et ne comprend pas pourquoi il se retrouve à cette époque.

Les yeux rivés sur la date, il s'écrie :

— Mon rêve va se réaliser ! Incroyable !

Et pourtant autour de lui, le même environnement : point de calèches, des voitures seulement, point de becs de gaz, ni de lanternes à la flamme vacillante, que des lampadaires.

Bercé par la musique, et possédé par une force irrésistible, notre héros se dirige pareil à un somnambule vers le buste de Charles Garnier, non loin de la rotonde de l'Empereur surmontée d'un aigle majestueux aux ailes déployées.

Il lève les yeux, contemple les nuées du ciel qui moutonnent, s'amoncellent jusqu'à devenir une mer tumultueuse en accord avec les vibrations du Dôme. Pégase et la lyre du haut du toit semblent valser.

Le soleil s'est dissipé, étranger à la magie de cette nuit, et soudain, on voit la lune éclore, pâle, fantomatique, souriante, humanisée. Elle semble l'épier et le suivre, ses rayons tracent la voie qui mène à ce palais des Songes.

Il suit les frêles clartés, et, en pénétrant à l'intérieur du monument, il est d'entrée captivé par les signes du zodiaque de la rotonde des abonnés, lesquels créent une atmosphère occulte, mystérieuse. Pas à pas, le jeune

homme emprunte le grand escalier d'apparat en marbre d'Italie, fixant au passage la statue de la pythie : l'Oracle de Delphes et prêtresse d'Apollon.

La lueur de l'astre lunaire se fraye peu à peu un chemin à travers les fresques d'Isidore Pils, représentant Apollon, dieu de la musique, sur son char, puis décline pour illuminer le piano de la belle salle à l'italienne de style rococo.

Intrigué par cette lumière peu commune et cet instrument qui s'est mis en marche tout seul, car, entre nous, qui pourrait bien jouer à 3 heures du matin ? Il gravit les marches menant à la scène.

Une fois devant l'orchestre vide, le jeune homme aperçoit une dame distinguée au piano, blanche à l'image de la lune spectrale hantant l'obscurité. Fantomatique, oui, car parée à la mode élégante du Second Empire. Elle pleure en jouant ; ses doigts fins martèlent les touches avec fureur, tantôt elle les caresse avec douceur. Elle joue *La Sonate au Clair de Lune* de Beethoven.

Une forte émotion semble ébranler les dorures opulentes de l'amphithéâtre, un indicible amour s'exhale de ces beaux yeux féeriques égarés dans des souvenirs qui paraissent lointains, si lointains pour un jeune homme de notre siècle.

Chapitre II

Sa vie lointaine contée par l'émouvante dame blanche

Le jeune homme intrigué par cette figure d'un âge révolu s'interroge : « De qui s'agit-il ? Une comédienne ? Quelle est la raison de son immense chagrin ? Et pourquoi mon étoile m'a-t-elle mené à elle ? Oui, j'ai l'intuition que c'est prédestiné. Notre metteur en scène manipule son pion sur l'échiquier du monde et le guide, sans qu'il en ait conscience. »

Soudain, le beau regard de la dame blanche se tourne vers François, et face à tant d'émotion, il tressaille. Jamais de sa vie, il n'a vu de si beaux yeux, profonds tel un livre ouvert. Ses mains fines et belles s'arrêtent de jouer sur le clavier, et elle murmure doucement :

— Oui, jeune homme, c'était écrit, tes pas s'acheminaient jusqu'ici. Car tu le sais, le hasard n'existe pas. Les forces occultes de ton rêve, les douze signes décorant le plafond de la rotonde des abonnés, et la lumière qui nous vient d'en haut, si prompte, t'ont entraîné en ces lieux merveilleux. Il y a bien longtemps que je t'attends, mon amour, car oui, tu l'ignorais, mais ta vie d'antan s'écoulait jadis bien avant l'aube du vingtième siècle. Tu as été l'homme que j'ai aimé au crépuscule du XIX^e. Ensemble, dans un lointain passé, nous vivions heureux dans le château de Beaucomte, situé près de la basilique Saint-Denis où gisent les rois qui ont régné sur notre beau pays. Hélas, ton implication dans la politique brisait la douce harmonie de notre existence. Ultra-royaliste et nostalgique comme tes ancêtres, tu avais fait de ta vie un océan déchaîné. Désireux d'emporter dans son cataclysme le nouveau régime et de relever l'ancien, celui existant avant la chute de la monarchie absolue. Un jour, la police secrète de l'État te soupçonna de comploter contre le régime en place, et te fit incarcérer – enchaîné – à la Conciergerie où naguère la reine Marie-Antoinette, martyre devant l'éternel, écoula ses derniers jours dans la crainte d'une mort imminente. Je revois encore le long défilé d'hommes armés de baïonnettes, de fusils et de lanternes. Ils te devançaient dans l'obscurité, et l'astre lunaire à l'image d'un visage pâle semblait te regarder avec pitié. Ce cortège ressemblait, à mes yeux, à une marche funèbre, et peu à peu, les nuages noirs s'amoncelèrent dans le ciel, voilant cette figure éthérée, lumineuse et compatissante. Le clair-obscur demeurerait inchangé et ses sérénités impénétrables. Le temps sans doute avait

rendu l'âme face à ce cauchemar innommable. Tu es resté si longtemps incarcéré dans cette geôle bien gardée par la maréchaussée ! Quand soudain, un soir sombre, me confondant avec le voile nocturne, je me suis laissée glisser dans cette onde qu'est la nuit, pour t'arracher à ce donjon austère. Tandis que j'avançais à petits pas, et que l'obscurité me camouflait, dans le lointain j'aperçus un cortège de flammes dansant dans le soir. Le ballet de feux se projetait sur les vieux murs, et j'entrevis ces fantômes sans âme marchant d'un pas machinal, pour nuire à l'horizon. Ces feux dansants s'exhalaient de lanternes portées par la sentinelle tournant autour de la cellule. Un silence alarmant, pressant régnait en cet instant qui semblait durer une éternité... Ah ! Si seulement ça n'avait été qu'un simple mirage ! Qu'une illusion inoffensive vouée à se dissiper aussitôt ! Les soldats progressaient au pas cadencé, et au moment où ils ont tourné sur le côté, j'ai rampé en bas de la tour, et, plus d'une fois, j'ai entendu derrière moi des sons suspects, que l'on pouvait percevoir faiblement. D'où provenaient ces bruits ? Les pas d'un garde s'approchant de moi avec lenteur pour me tomber dessus ? En réalité, le vent se levait, inattendu, emporté sur les voiles des ondes nocturnes... Cette bise glaciale balayait les éléments sur son passage : les tapis de feuilles et de brindilles jonchés autour des arbres dénudés s'envolaient, tourbillonnaient dans l'air en une symphonie pathétique. Cette force invisible venue de nulle part réveillait en sursaut l'âme endormie de la douce et paisible nature, ébranlant par son souffle froid et sonore l'esprit d'un être. Mon âme frissonnait à l'image de la nature qui m'entourait, et mon imagination survoltée peuplait ces ténèbres de présences nuisibles qui, sous le manteau obscur, me traquaient sans relâche. Et pourtant, les militaires se trouvaient à ce moment-là du côté opposé, sans oublier que le noir me dissimulait au regard des gardes. Dans la précipitation, je montai à la plus haute fenêtre du vieux monument toujours éclairée à la bougie à cette heure tardive. Deux heures du matin retentissaient à la vieille horloge de la Conciergerie, et la lueur scintillait. À mes yeux, ces doux rayons dans le clair-obscur ressemblaient à un cœur appelant au secours sur fond de ténèbres noires, noires et abyssales. Je me hissai vers toi, et, au-dessous, j'entendis le bruit de la ronde et les pas rythmés de la sentinelle. Soudain, la marche s'est interrompue. Et une voix a émergé des profondeurs impénétrables et silencieuses de la nuit.

Un gendarme chuchotait.

— Écoute ce bruit ?

Puis, un silence interminable, plus pesant qu'auparavant.

Et j'ai entendu le second militaire murmurant :

— Non, point d'âme, je t'assure, seul le vent respire, gémit à travers les feuillages et la pierre. Chaque chose vibre, s'ébranle, ainsi va la nature ! Ah ! mon pauvre ami ! Ton imagination te joue des tours en peuplant ces ténèbres de fantômes !

Puis, à nouveau, la première voix surgit.

— Mais si, je te dis que quelqu'un escalade ce mur. À croire qu'un être invisible le longe. Oui, il y a une personne, j'en suis sûr !

À moins, qu'une dame blanche, une chouette niche sur ces hauteurs ? Tiens, j'ai une idée, je vais lever ma lanterne le long du haut mur afin d'en avoir le cœur net. Prépare-toi à tirer au cas où !

« Aussitôt, je fus prise d'un frisson d'angoisse, entre la vie et la mort ! L'émotion fut si intense, que je faillis perdre pied sur ces hauteurs vertigineuses. Les flammes montaient le long du mur juste en dessous. Mais je continuais d'aller vers toi mon amour. Mon cœur, plus fort que celui de cet homme de l'ombre, ne pouvait que triompher ! Dieu merci, je grimpais plus vite que le feu et je parvins à ta fenêtre. Tu dormais à poings fermés sur ta paillasse. Quatre murs froids et étroits t'entouraient. L'austérité de ta nouvelle demeure me fendait le cœur. J'en ai souvenance, tu t'es éveillé dans la joie quand tu m'as vue près de toi, et tu émergeais à l'instant d'un rêve prémonitoire. Tu avais rêvé que j'allais te délivrer. Oui, il faut croire au rêve prémonitoire, le rêve se traduit par la satisfaction d'un désir refoulé dans la vie diurne, mais parfois, sa nature est visionnaire, occulte.

Puis, sans tarder, tu as noué tes draps, et, ensemble, nous nous sommes agrippés à la corde que nous avons attachée à un pied de ton lit en bois.

Alors que, après un long moment, il ne nous restait plus que quelques mètres avant d'atteindre la terre ferme, il nous sembla que la voie était libre, car nous n'entendions plus de bruits de pas sur les pavés situés en bas de la cellule...

Mais comment pouvait-on être persuadé qu'il n'y avait plus aucun danger ? Car la nuit profonde, insondable pour les yeux peut receler des êtres menaçants.

On avait beau tendre l'oreille, on ne percevait aucun bruit, même le vent s'était tu. Ce lieu respirait l'harmonie et la sérénité. Mais ce silence, si impénétrable, nous effrayait tout de même ! Au moment où on allait toucher terre, le vent se leva à l'horizon, poussant un hurlement funèbre. Cette force invisible et dévastatrice transperçait nos cœurs glacés d'effroi, et la lune, qu'on croyait noyée dans les abysses noirâtres, émergea de ces mers brumeuses pour darder sa lueur sur fond de ténèbres. Pleine, pâle, grimaçante.

Cruelle, elle dévoila nos physionomies à la vue de tous, et là, tout à coup, une détonation retentit, un coup de fusil foudroyant rompit l'harmonie de la douce nuit et son profond sommeil ! Et là, tu tombas à la renverse, touché au cœur ! Quant à moi, terrorisée, je me dissipai dans les brumes de la nuit tel un spectre inconsolable. »

Chapitre III

Réécrire un lointain passé en franchissant le miroir du temps

« Le lendemain, la presse m’annonçait ta mort, mon amour. Toi que j’avais tenté d’arracher à la solitude du donjon, mais en vain, hélas !

Désormais, te revoilà devant moi, je te charge d’une épreuve : réécrire l’histoire, la nôtre, en agissant dans le passé. Pâle, impalpable, errante sans fin dans une éternité de ténèbres, car blessée au cœur, je ne puis agir. Alors que pour toi c’est différent, et Dieu – le subtil metteur en scène – a décidé de nous redonner une chance. Il s’apprête à reconstituer le décor de cette nuit-là qui, au regard du temps, n’existe plus ! D’un coup de baguette magique, l’ineffable magicien te replongera bientôt, au moment où tu écoulés des heures sombres dans ta cellule, et que je m’apprête à te délivrer. Voyageant dans le temps, le rideau se lèvera comme par enchantement sur mon époque. Belle, émouvante, et sensible aux romantiques symphonies, j’ai le sentiment que cette tâche t’enchanté.

Afin que tu passes pour un homme du XIX^e siècle, il te faut revêtir ce vêtement (elle lui montre un paletot noir et un haut-de-forme que l’on portait en l’an de grâce 1875). Voici une fausse moustache élégante ! Parfait ! Un vrai dandy ! Et surtout, n’oublie pas que l’on t’accuse de complot contre le président.

Livre-toi à eux dès aujourd’hui. Tu as été convoqué à la maréchaussée. Voilà la convocation écrite dans le style un peu précieux de mon temps. Prends-la, tu en auras besoin. »

François rétorque :

— Soit, mais je ne maîtrise pas le français de votre époque, et je n’en ai guère les manières. De plus, je crains fort que si je m’exprime dans ma langue contemporaine, nos militaires m’enferment à Charenton chez les fous !

— Ne t’inquiète pas ! Tout ira pour le mieux du monde ! Va les trouver, demeure simple et distingué, avoue-leur ta culpabilité à cause du complot. Ils t’interrogeront. Apporte-leur des réponses brèves et ils t’emprisonneront. Si tu n’accomplis pas ta mission, un châtement tombera comme la foudre. Soit je brûle l’opéra en jouant la *5^e symphonie de Beethoven*, et ces flammes ardentes mêlées à la musique seront à l’image de mon amour fou, impossible ! Soit, ce sera un châtement exemplaire, terrible, menace-t-elle.

La dame blanche entraîne le jeune homme dans la rotonde de la nuit. Mystérieuse avec ses chauves-souris peintes, ses hiboux visionnaires et des miroirs où se mirent d'étranges clartés jaunes. On se croirait dans un vrai conte de fées !

Elle lui fait signe d'entrer dans le miroir magique, unique, avec ses lumières un peu troubles qui reflètent un autre temps. Craintif à l'idée de se frayer un chemin dans une époque révolue, il finit par traverser le miroir magique, et là, après une petite secousse, il se retrouve avec son déguisement théâtral dans le Paris des années 1870, celui du baron Hausmann.

D'entrée, il est surpris d'ouïr des bruits de sabots le long des voies ; des fiacres noirs élégants, des diligences tirées par de beaux étalons avec même des voyageurs sur le toit traversent les routes pavées, éclaboussant les infortunés passants, manquant à chaque instant de les renverser. Ce Paris lui paraît bien mouvementé ; cependant, un monde d'harmonie se dévoile à ses yeux, car quelques coquettes maniérées, venues d'un pays enchanteur, sourient à notre héros par la frêle lucarne de la diligence.

« C'est captivant, pense-t-il, de se retrouver dans un siècle où l'élégance et le raffinement brillent à tous les coins de rue, car les parures des élégantes achetées au célèbre Bon Marché, rayonnent, leurs sourires aussi. Quant aux chevaux élancés et paisibles remplaçant nos voitures, bruyantes et polluantes, ne sont-ils pas charmants ! »

Aussitôt, il se rend à la maréchaussée, et ne peut s'empêcher de rire aux éclats, en entrant chez ces êtres d'un autre temps ! Tel un comédien sur scène, il joue avec art son rôle ; son personnage lui colle à la peau, même si ses manières demeurent un peu grandiloquentes pour l'an de grâce 1875 ! Et pourtant, Dieu sait combien l'époque regorge de dandys ou d'excentriques de ce type tel le célèbre Oscar Wilde en Angleterre.

Cependant, il parvient à passer pour coupable aux yeux des gendarmes à longue moustache, n'hésitant pas à dire que Mac Mahon doit finir sous le couperet de dame guillotine !

Le maréchal des logis, rouge de colère, donne à son derrière un coup de pied magistral, mémorable, et il se retrouve à la Conciergerie. La nuit même, comme autrefois, il éclaire sa fenêtre à la chaude lueur d'une bougie. La flamme vacille au vent, et la pleine lune qui lui a coûté la vie, il y a plus d'un siècle, semble toujours grimacer comme jadis. Il maudit ce vent et cette lune, et dans les sérénités alarmantes du soir, il attend la venue de sa bien-aimée.

Il tend l'oreille et entend des pas sur les vieilles dalles en pierre en bas de la tour. La sentinelle, avec ses yeux perçants semblables à un oiseau de nuit, est prête à bondir sur sa proie.

Cette marche cadencée l'effraie et l'amuse en même temps. Se retrouver à une autre époque, n'est-ce pas distrayant, captivant ? Mais soudain, il prend un air grave, et s'écrie :

— Mon Dieu ! Si je parviens à m'en sortir, la grande dame voudra vivre avec moi, et je demeurerai son prisonnier jusqu'au crépuscule de mes jours ! Ainsi, je ne pourrai jamais plus retourner dans mon siècle. Pourquoi avoir

franchi ce miroir ! Quelle erreur ! Grand Dieu ! Et ma famille. Mes amis. Oh, mon Dieu ! Je les vois déjà si loin. Non, je ne puis me soumettre à ses caprices ! Je vais de ce pas à l'opéra, là où se trouve *Le miroir du Temps*, et ce qui arrive, arrive.

— Soldats ! crie-t-il, il y a là-bas, à l'horizon nocturne, une romantique qui vient me secourir, mais moi, je tiens à payer mon crime, et à rester dans ma geôle !

Soudain, la dame blanche meurt, foudroyée par les balles. Cependant, le bruit du coup de fusil et celui de la chute du corps de cette demoiselle lui serrent le cœur.

Le lendemain, le jeune homme accusé de crime contre la sûreté de l'État est convoqué chez le duc président au palais de l'Élysée. Grisé, à l'idée de se retrouver dans un palais avec des personnages remontant à plus d'un siècle ! Il faut reconnaître qu'un tel séjour est peu habituel !

François, l'aristocrate rebelle, arrive, paré comme le prince du dandysme et du raffinement, chez le duc président.

— Ainsi, qu'est-ce que j'apprends, dit Mac Mahon d'un ton ferme, un gentilhomme de votre qualité complotte contre moi ! Vous n'avez pas honte d'être un ultra, à l'heure où les temps sont à la modération ! L'Ancien Régime est mort avec Louis XVI. Pourquoi vouloir restaurer un État prônant les inégalités entre les classes et bafouant les libertés fondamentales ? Quelle absurdité, vous ne trouvez pas ? Lisez Rousseau mon jeune ami : le sage penseur des Lumières, ça vous fera du bien, ça vous donnera un nouvel élan !

— Sages paroles, monsieur le duc ! Dès lors, il faut que je vous fasse quelques confidences importantes. Sans doute, en m'écoutant, vous allez me faire interner sur le champ ! Cependant, mon devoir consiste à vous informer de certaines choses.

— Diantre, ma foi, vous m'effrayez, jeune homme !

— Ça peut paraître extraordinaire, mais je me suis retrouvé dans votre siècle, par l'intervention de forces occultes et d'une dame un peu éthérée. En somme, nous ne sommes pas de la même époque ! Donc, puisque je viens du futur, voici ma prédiction.

« En 1900, dans 25 ans, il y aura des tubes sous le sol de Paris, et par eux passeront des wagons roulant à fière allure ! Et l'ingénieur de ce projet incroyable s'appellera Fulgence Bienvenue. Les Parisiens se transformeront en taupes, ils vivront, voyageront sous terre. Du jamais vu ! »

— En êtes-vous sûr ? l'interroge le président, éberlué. Prodigieux ! Un petit monde grouillant souterrain, dissimulé à la vue de nos passants des rues. Et maintenant, êtes-vous en mesure de me communiquer qui sera mon successeur à l'Élysée ?

— Jules Grévy, s'écrie, enthousiaste, notre héros, s'inclinant en esquissant un sourire triomphant.

— Ah ! Vous m'intriguez ! Vous m'intriguez ! Et maintenant, vous pouvez disposer. Ma foi, il est grand temps de réfléchir à ces étranges visions. Désormais, malgré vos complots, je vous donne la liberté, car il faut admettre

que vous m'avez distrait des pesantes affaires de l'État et votre esprit m'en-
chante ! Revenez me voir, homme du futur ! J'aurai sans doute besoin de vos
lumières dans un proche avenir.

Chapitre IV

Prisonnier dans un autre temps

Après sa rencontre avec le duc président qui l'a amusé, il quitte le palais de l'Élysée, et s'en retourne par les quais de la Seine vers l'opéra. En chemin, songeant aux gravures anciennes, il aperçoit au bord d'un fleuve plus clair qu'en son temps des lavandières lavant le linge blanc et conversant avec de galants passants en redingotes sombres, tout un petit monde évanoui et ressuscité en un coup de baguette magique.

Ayant traversé la belle cour carrée du Louvre, il longe l'avenue de l'Opéra, puis pénètre à nouveau dans le palais mystérieux par l'entrée des abonnés. La pythie, dans son sombre sanctuaire au pied des marches de marbre, paraît avoir un regard complice. N'est-il pas, lui aussi, devin ? Longeant la longue rampe en onyx de l'escalier inondé de bouquets de lumière, il parvient dans un corridor décoré de mosaïques inspirées de l'art byzantin. Ce décor imprégné par la magie de l'Orient le fait rêver aux Mille et une Nuits. Enfin, il accède à la rotonde de la Lune, et en levant le regard vers le plafond, les chauves-souris, les chouettes le dévisagent. Illusion ou réalité ? Impatient de retrouver son époque, il tente d'entrer dans *Le miroir du Temps*.

Mais, il se heurte au verre ! Et là, soudain, la cinquième symphonie se lève, intense. Les notes tragiques de Beethoven retentissent, ébranlent les muses peintes, les figures d'Apollon et les vases de Sèvres de cette seconde galerie des Glaces voisine, où nos élégants dégustent champagne et macarons après le ballet. À croire que l'édifice, à l'image d'un cœur meurtri, se lamente, gémit.

En réalité, l'âme de la dame blanche crie sa douleur, et la musique la chante dans l'éternité...

Fou de colère face à son destin, il descend l'escalier d'apparat vers l'amphithéâtre, et la retrouve en train de jouer au piano. Son visage encore plus pâle qu'auparavant ! Ses perles océanes, inoubliables déversent d'abondantes larmes. Sans dire mot, elle lui tend une lettre, il la déplie, et là, désespéré, il lit :

Puisqu'il en est ainsi, tu demeureras à jamais dans ce siècle ! Plutôt que d'incendier ce miraculeux temple d'Apollon.

Et pourtant, ça aurait été de toute beauté que tu te consumes avec moi dans les flammes sur un air de Beethoven.

Voir la plus belle demeure du Dieu de la musique en proie aux flammes à l'image d'un amour fou meurtri, n'est-ce pas follement romantique ?

Et voici notre héros égaré malgré lui au XIX^e et jusqu'au crépuscule de ses jours !

Il décide alors de choisir une profession, et se fait voyant, le seul métier qui peut lui garantir une petite fortune !

— Être voyant ! Quelle drôle d'idée ! murmure-t-il. Mais comme j'ai traversé *Le miroir du Temps*, ne suis-je pas le mieux placé pour réécrire certaines destinées en mettant en garde mes « nouveaux contemporains » contre les dates fatidiques de leur existence ou les fautes qu'ils sont amenés à commettre sur le chemin de la vie. Mais mes « voyances » de devin ne pourront se réaliser qu'avec les personnages que les manuels d'histoire ont retenus. Si je vois Jules Grévy, homme politique célèbre, et que je lui dis qu'un jour, il deviendra président, il dansera tout guilleret, et me couvrira d'or de la tête aux pieds. Je m'en frotte les mains ! Et ce n'est pas fini ! Si Dieu me prête vie jusque dans les années 1888, je prendrai la diligence pour le radieux pays de Saint-Rémy de Provence où Van Gogh vénère le soleil doré tel un Dieu. Vous avez deviné, je partirai à la rencontre de l'infortuné et pauvre peintre, et là, dans un élan de générosité masquant un réel désir d'enrichissement, je lui achèterai pour une somme des plus modiques au moins cinq tableaux, et peut-être même parmi ces toiles quelques œuvres inconnues jusqu'alors dans mon siècle ! Et si la dame blanche consent à ce que je traverse à nouveau *Le miroir du Temps*, une fois de retour chez moi, je vendrai mes peintures à de riches Japonais pour un prix exorbitant ! Car je sais combien ils en sont friands, puisque le Hollandais génial s'est inspiré des maîtres Hiroshige ou Hokusai. Et qu'en ce temps-là, le japonisme était en vogue dans les milieux impressionnistes. Ah ! Ah ! Ah ! Il est aisé pour un tel « voyageur » de s'enrichir dans son siècle ! À condition, bien entendu, qu'il franchisse le miroir magique. Là est le problème !

Il se tait. Une profonde mélancolie l'a saisi, l'opresse, voile son âme enthousiaste. Car, en scrutant le miroir de la rotonde de la Lune, il médite, songe à ses proches, à ses amis...

Tout à l'heure, il y a un instant, il s'est heurté au verre, et il n'a pu se frayer un chemin dans son temps. La dame blanche l'a laissé ici, errant tel un spectre dans un siècle qui lui est étrange, inconnu.

Et voilà que, tout à coup, l'espérance luit, semblable au phare dans ses mers intimes et nocturnes ; petit à petit, les ombres se dissipent, car en contemplant le reflet dans le miroir magique, il distingue, juste derrière, des petites voitures roulant à toute allure sur des routes goudronnées, des silhouettes un peu troubles, portant des jeans ; il entend des sonneries de portables stridentes, accompagnées de bruits d'avions décollant.

Alors, ivre de joie devant ce trouble fragment de son quotidien, il court vers le miroir en vue d'êtreindre ces chères apparitions du futur. Mais, il le heurte à nouveau ! Il s'interroge. « A-t-il été le jouet de son inconscient ? D'une rêverie accompagnée de visions ? »

Pendant un temps éphémère, il a cru, oui cru, qu'il y avait encore un espoir de traverser *Le miroir du Temps* !

Il a la conviction que la dame blanche s'est jouée de lui en invoquant dans la surface limpide ces apparences de son siècle. Alors, en proie à une vive colère contre son destin, il hurle. Les yeux en larmes, il maudit la femme fantôme :

— Rends-moi mon époque, maudite femme ! Certes, ta beauté radieuse illumine, reflétant l'infini... mais ton âme exhale un sombre et cruel parfum. Allez, rends-moi mon époque, ou j'irai me venger sur ta descendance ou profaner ta tombe !

Mais la colère est éphémère, et voilà notre héros quittant l'opéra. Il y reviendra plus tard pour dire à la dame blanche qu'il est prêt à nouveau à accomplir quelque chose pour elle. « Le seul moyen, pense-t-il, de retourner dans son époque ! »

Chapitre V

Notre héros suscite l'effroi chez ses nouveaux contemporains

En attendant de retourner dans son siècle, il s'engage à explorer l'époque du fantôme. Quitte à dévoiler en chemin des images du futur dans la boule de cristal afin de ne pas être sans le sol. Ses poches sont pleines, certes, mais d'euros inutiles au temps des diligences.

Impatient de découvrir le siècle qui s'offre à lui, il franchit à la hâte les portes de l'opéra, et là, par enchantement, le rideau se lève sur une scène inespérée : Un Paris mystérieux se dévoile.

Quand soudain, à l'instant même où il foule les vieux pavés de la rue Scribe, il réalise combien son vêtement est anachronique ! Il s'est donc dévêtu de sa redingote noire, pour revêtir ses propres vêtements.

Imaginez-le traverser le miroir reflétant son siècle avec sur le dos un habit Belle Époque ! Nos contemporains l'auraient pris pour un échappé de Sainte-Anne ! Un comédien. Ou, pour les rêveurs à l'imagination romanesque, un fantôme du passé, errant entre deux mondes.

De toute façon, il n'aime pas attirer l'attention sur lui. D'entrée, quelques regards le dévisagent. Son accoutrement anachronique : pull-over bleu, jeans, portable à la ceinture suscitent une vive curiosité autour de lui. Quelques bambins voyant en lui une créature d'une planète lointaine accourent, le palpent. Embarrassé, François se débat, non sans difficulté, en hurlant :

— Je suis un martien et je vais vous dévorer, petits diables ! Ah ! Ah ! Ah !

Et là, les enfants s'éclipsent, croyant avoir vraiment affaire à un extra-terrestre, vu l'appareil à chiffres étrange qu'il tient dans sa main.

Aussitôt, une idée lui vient à l'esprit. Pourquoi ne pas retourner à l'intérieur du monument et récupérer sa vieille redingote afin de passer incognito aux yeux de ses nouveaux contemporains. Et voilà notre héros cherchant en vain derrière l'orchestre : sa redingote, sa flanelle, son gilet de soie, son haut-de-forme imposant, ses gants blancs élégants, son pantalon gris austère, sa montre à gousset dorée et dont la longue chaîne en or scintille comme des firmaments.

Mais la recherche n'aboutit pas ! Alors, il hésite à faire un pas dehors et s'écrie :